

LUCINDA RILEY

LE DOMAINE DE L'HÉRITIÈRE

Par l'autrice
de la saga
phénomène
**LES SEPT
SŒURS**


CHARLESTON
POCHE

LUCINDA RILEY

LE DOMAINE DE L'HÉRITIÈRE

Gassin, sud de la France, printemps 1998.

Alors qu'elle a tout fait pour prendre ses distances avec ses origines aristocratiques, Émilie de La Martinières se retrouve seule héritière de l'imposant château familial : un cadeau empoisonné dont elle se serait bien passée. Et pourtant, de retour au domaine, elle est troublée par les souvenirs qui lui reviennent. Les volets bleu clair, la cour qui embaume la lavande, les vignobles alentour... Tout la ramène à son enfance.

Mais Émilie comprend bientôt que ces vieilles pierres cachent de nombreux secrets. Et quand elle découvre un recueil de poèmes écrit par sa tante Sophia, dont la seule mention était proscrite dans sa jeunesse, Émilie met au jour la tragique histoire d'amour qui a bouleversé sa famille sous l'Occupation...

De la Provence au Yorkshire, une émouvante fresque multigénérationnelle à travers les destinées entremêlées de personnages pris dans les tourments de la guerre.

« Secrets de famille, espionnage en temps de guerre, loyauté et trahisons : une œuvre intense et captivante. »

BOOKLIST

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-024-5



9 782385 290245

10,50 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère




CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

LE DOMAINE
DE L'HÉRITIÈRE

Titre original : *The Light Behind the Window*
Copyright © Lucinda Riley, 2012
Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Pour la traduction française :
© Éditions City, 2013

Pour la présente édition :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-024-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LE DOMAINE
DE L'HÉRITIÈRE

Roman

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Jocelyne Barsse*


CHARLESTON
POCHE

De la même autrice aux éditions Charleston

La Jeune Fille sur la falaise

La Belle Italienne

L'Ange de Marchmont Hall

La Lettre d'amour interdite

Le Secret d'Helena

La Chambre aux papillons

La Maison de l'orchidée

Les Mystères de Fleat House

Les Sept Sœurs – Maia (tome 1)

La Sœur de la tempête – Ally (tome 2)

La Sœur de l'ombre – Star (tome 3)

La Sœur à la perle – CeCe (tome 4)

La Sœur de la Lune – Tiggy (tome 5)

La Sœur du Soleil – Électra (tome 6)

La Sœur disparue (tome 7)

Atlas, l'histoire de Pa Salt (tome 8)

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour Olivia.

*Ce que vous êtes, vous l'êtes par le hasard
de la naissance ; ce que je suis, je le suis par moi-même.*

Ludwig van Beethoven

LA LUMIÈRE À LA FENÊTRE

Nuit sans fin

De la vie, je ne connais que les ténèbres

Lourd fardeau du quotidien

Je ne vois aucune lumière à la fenêtre

Journée plus douce

Une main s'est tendue dans l'obscurité

Délicatement, elle me touche

La chaleur envahit mon être tout entier

Jour naissant

Les ombres vont et viennent autour de toi

Désir secret et saisissant

Mon cœur s'est remis à battre pour toi

Lumière sans fin

De la vie je ne connaissais que la nuit

Cette lueur, je la perçois enfin

De mon amour infini, elle se nourrit

Sophia de La Martinières

Juillet 1943

Gassin, Sud de la France, printemps 1998

Émilie sentit la pression sur sa main se relâcher et regarda sa mère. Tandis que l'âme de Valérie quittait son corps, la douleur qui avait déformé ses traits disparaissait aussi. Émilie put ainsi entrevoir, l'espace d'un instant, la beauté de sa mère et oublier son visage émacié.

— Elle nous a quittés, murmura bien inutilement Philippe, le médecin.

— Oui.

Elle l'entendit marmonner une prière derrière elle, mais ne songea pas une seconde à se joindre à lui. Elle se contenta de fixer avec un étonnement morbide le tas de chair grise devant elle. C'était tout ce qui restait de la présence qui avait dominé sa vie pendant trente ans.

Par instinct, Émilie voulut secouer doucement sa mère pour la réveiller. Ses sens ne parvenaient pas à accepter ce départ, car Valérie avait toujours été une force de la nature.

Émilie avait imaginé maintes fois cette scène au cours des dernières semaines et elle s'était souvent demandé comment elle réagirait. Elle détourna les yeux du visage sans vie de sa mère et regarda par la fenêtre les volutes des nuages suspendus dans le ciel bleu comme des meringues pas encore cuites. Par la vitre ouverte, elle perçut le chant discret de l'alouette annonçant l'arrivée du printemps.

Elle se leva avec lenteur, les jambes un peu raides après les longues heures qu'elle avait passées à veiller sa mère dans la nuit, puis s'avança vers la fenêtre. La vue à l'aube ne laissait en rien présager la lourdeur qui s'installerait au cours des prochaines heures. La nature avait peint une nouvelle toile comme tous les matins, utilisant la palette des couleurs provençales, un mélange d'ambre, de vert et d'azur annonçant le jour qui se levait. Émilie regarda au-delà de la terrasse et des jardins à la française les vignes ondoyantes qui entouraient la maison et s'étendaient à perte de vue.

Le paysage était magnifique et n'avait pas changé depuis des siècles. Le château de La Martinières avait été un vrai refuge pour elle quand elle était enfant, un endroit où elle se sentait au calme et en sécurité. Cette tranquillité était gravée à tout jamais dans sa mémoire.

Et à présent, le château lui appartenait. Émilie ignorait cependant si sa mère, avec ses dépenses inconsidérées, avait laissé suffisamment d'argent pour l'entretenir.

— Mademoiselle Émilie, prenez le temps de lui dire adieu.

La voix du médecin s'insinua dans ses pensées.

— Je vais descendre au rez-de-chaussée et rédiger le certificat de décès. Je suis vraiment désolé.

Il quitta la pièce après lui avoir fait un signe de tête.

Est-ce que je suis désolée ?...

La question surgit spontanément dans l'esprit d'Émilie. Elle retourna vers le fauteuil et s'assit de nouveau, essayant de trouver des réponses aux nombreuses questions que soulevait la mort de sa mère. Elle aurait aimé pouvoir ajouter et soustraire ses émotions contradictoires pour obtenir un sentiment définitif. C'était bien sûr impossible. La femme qui était si désespérément immobile, si inoffensive à présent, et pourtant d'une influence si déroutante de son vivant, éveillerait toujours en elle une sensation de malaise.

Valérie avait mis sa fille au monde, elle l'avait nourrie et habillée, lui avait offert un toit solide au-dessus de sa tête. Elle ne l'avait jamais battue ni maltraitée.

Elle ne l'avait tout simplement pas remarquée.

Valérie avait été – Émilie chercha le mot juste – *indifférente*.

Ce qui l'avait rendue, elle, sa fille, invisible.

Émilie tendit la main et la posa sur celle de sa mère.

— Tu ne m'as pas vue, Maman... Tu ne m'as pas vue...

Émilie était parfaitement consciente, même si c'était douloureux de l'admettre, que sa naissance avait été dictée par la nécessité de produire un héritier pour la lignée de La Martinières ; une exigence satisfaite à contrecœur, par devoir, plus que par désir de materner. Et quand Valérie avait découvert

qu'elle avait mis au monde une héritière, plutôt que le mâle requis, elle n'en avait été que plus indifférente encore. Trop vieille pour porter un autre enfant (Émilie avait été conçue alors que sa mère avait quarante-trois ans, aux dernières heures de sa fertilité), Valérie avait repris sa vie de grande dame. C'était l'une des hôtes les plus charmantes, les plus généreuses et les plus belles de Paris. La naissance d'Émilie et sa présence par la suite semblaient aussi importantes aux yeux de Valérie que l'acquisition d'un nouveau chihuahua pour tenir compagnie aux trois autres qu'elle possédait déjà. Tout comme les chiens, Émilie était convoquée quand Maman voulait bien la câliner et la montrer en public. Au moins, les chiens avaient-ils le loisir de jouer ensemble pour se consoler, songea Émilie, alors qu'elle avait passé une grande partie de son enfance seule.

Non seulement elle n'avait pas le bon sexe, mais en plus elle avait hérité des traits de la famille de son père plutôt que des traits délicats et de la blondeur des ancêtres slaves de sa mère. Émilie était plutôt ronde, enfant.

Elle avait hérité du teint olive et des cheveux acajou épais de son père. Toutes les six semaines, on rafraîchissait sa coupe au bol, si bien que sa frange formait une ligne dense au-dessus de ses sourcils sombres.

— Parfois, quand je te regarde, j'ai du mal à croire que tu es la fille que j'ai mise au monde ! faisait remarquer sa mère au cours de ses rares visites dans la chambre de l'enfant avant d'aller à l'opéra. Enfin, au moins, tu as mes yeux.

Parfois Émilie aurait aimé arracher les yeux bleu sombre de leurs orbites et les remplacer par les

magnifiques yeux noisette de son père. Elle trouvait qu'ils n'allaient pas avec son visage, et chaque fois qu'elle se regardait dans le miroir, elle voyait sa mère.

Elle pensait souvent qu'elle était née dépourvue de tous les dons que sa mère aurait voulu voir chez elle. Initiée à la danse classique dès l'âge de trois ans, elle découvrit que son corps refusait de coopérer et de se contorsionner pour réaliser les figures requises. Pendant que les autres petites filles virevoltaient dans la salle comme des papillons, elle peinait à se déplacer avec grâce. Ses pieds, petits et larges, aimaient être en contact avec le sol, ancrés dans la terre, et chaque tentative de les soustraire à cette attraction terrestre se soldait par un échec.

Les leçons de piano avaient été tout aussi infructueuses ; quant au chant, un véritable désastre ! Émilie n'avait tout simplement pas d'oreille.

Son corps ne s'accommodait pas mieux des robes féminines que sa mère lui faisait porter lors des soirées qu'elle organisait dans le superbe jardin rempli de roses de leur maison à Paris. Assise sur une chaise dans un coin, Émilie admirait cette femme charmante et magnifique qui se faufilait entre ses invités avec élégance et professionnalisme.

Durant les nombreuses réceptions dans la maison parisienne ou au château de Gassin, l'été, Émilie se sentait mal à l'aise et trop timide pour parler. Comble de malheur, elle n'avait pas hérité de l'aisance sociale de sa mère.

Pourtant, aux yeux du monde extérieur, elle avait tout pour elle. Une enfance digne d'un conte de fées. Elle avait été élevée dans une splendide maison à Paris, était née dans une famille noble aux

ancêtres valeureux et était l'héritière d'une fortune intacte malgré les années de guerre. De quoi faire rêver toutes les jeunes filles de France !

Au moins avait-elle eu son père adoré. Certes, il ne s'occupait guère plus d'elle que sa mère. Il s'intéressait davantage à sa collection de livres rares dans le château de Gassin qu'à elle. Pourtant, quand Émilie parvenait à attirer son attention, il lui procurait l'amour et l'affection dont elle avait besoin.

Son père avait soixante ans quand elle était née et il était mort alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Ils n'avaient pas passé beaucoup de temps ensemble, mais suffisamment pour qu'Émilie comprît qu'elle avait hérité en grande partie de sa personnalité. Édouard était calme et sérieux, préférant ses livres et la tranquillité du château à l'afflux constant de visiteurs que sa mère recevait dans leurs demeures. Émilie s'était souvent demandé comment ces deux êtres que tout opposait avaient pu tomber amoureux l'un de l'autre. Pourtant, Édouard semblait adorer sa femme plus jeune que lui, ne se plaignait pas de son style de vie prodigue, même s'il vivait lui-même bien plus simplement, et il était fier de sa beauté et de sa popularité dans le milieu aristocratique parisien.

Généralement, quand l'été touchait à sa fin et qu'il était temps pour Valérie et Émilie de regagner Paris, Émilie suppliait son père de la laisser rester.

— Papa, j'aime être à la campagne avec toi. Il y a une école au village... Je pourrais y aller et m'occuper de toi, parce que tu dois vraiment te sentir seul dans ce château désert.

Édouard caressait affectueusement son menton, mais secouait la tête.

— Non, ma petite. Tu sais à quel point je t'aime, mais tu dois retourner à Paris pour apprendre tes leçons et aussi pour devenir une dame comme ta mère.

— Mais, Papa, je ne veux pas partir avec Maman ; je veux rester ici, avec toi...

Puis, alors qu'elle avait treize ans... La jeune femme cligna des yeux pour chasser ses larmes soudaines, encore incapable de revivre ce moment où l'indifférence de sa mère s'était carrément transformée en négligence. Émilie en subirait les conséquences jusqu'à la fin de ses jours.

— Comment as-tu fait pour ne pas voir ce qui m'arrivait, pour ne pas t'en soucier, Maman ? J'étais ta fille !

Un tressautement de paupière sur le visage de Valérie fit sursauter Émilie. Elle eut peur tout à coup que sa mère soit encore en vie et ait entendu ce qu'elle venait de dire. Habitée à reconnaître les signes, Émilie chercha le pouls de Valérie sur son poignet, mais ne sentit rien. C'étaient simplement les muscles qui se relâchaient avant de s'immobiliser à tout jamais.

— Maman, je vais essayer de te pardonner. Je vais essayer de comprendre, mais, en cet instant précis, je suis incapable de dire si je suis heureuse ou triste que tu sois morte.

Émilie sentit sa respiration se bloquer, un mécanisme de défense contre la douleur engendrée par les mots prononcés à haute voix.

— Je t'aimais tellement, je faisais tout ce que je pouvais pour te plaire, pour que tu m'aimes et fasses attention à moi, pour me sentir digne d'être ta fille. Mon Dieu, j'ai vraiment tout fait !

Émilie serra les poings.

— Tu étais ma mère !

Le son de sa voix résonnant dans la grande chambre la réduisit au silence. Son regard se posa sur les armoiries de la famille de La Martinières, peintes deux cent cinquante ans auparavant sur la majestueuse tête de lit. Un peu effacés par le temps, deux sangliers, surmontés de la fameuse fleur de lys, s'affrontaient. La devise au-dessous, LA VICTOIRE PAR-DESSUS TOUT, était quasiment illisible.

Émilie se mit à frissonner, même s'il faisait chaud dans la pièce. Le silence dans le château était assourdissant. Cette maison, autrefois si animée, n'était plus qu'une coque vide abritant le passé.

Elle baissa les yeux et regarda sa chevalière qu'elle portait à l'auriculaire de sa main droite et sur laquelle figuraient les mêmes armoiries en miniature. Elle était la dernière descendante de cette illustre famille.

Émilie sentit soudain le poids des siècles et de ses ancêtres sur ses épaules. Quelle tristesse qu'une grande et noble famille n'ait désormais plus qu'une représentante : une trentenaire non mariée et sans enfants ! La famille avait résisté aux ravages causés par des siècles de brutalité, mais avait payé un lourd tribut à la Première et à la Seconde Guerre mondiale. Seul son père avait survécu au dernier conflit.

Au moins, les habituelles disputes concernant l'héritage lui seraient-elles épargnées. En vertu d'une loi napoléonienne désuète, tous les frères et sœurs héritaient de la propriété de leurs parents à parts égales. De nombreuses familles avaient frôlé la ruine totale car l'un des enfants refusait de vendre. Dans son cas, elle était la seule héritière.

Émilie soupira. Elle serait peut-être obligée de vendre, mais elle y penserait un autre jour. Il était temps à présent de dire adieu.

— Repose en paix, Maman.

Elle déposa un baiser sur son front gris, puis se signa. Elle se leva de son fauteuil avec lassitude, quitta la pièce et ferma la porte derrière elle.

Deux semaines plus tard

Émilie sortit avec son café au lait et son croissant par la porte de la cuisine et avança dans la cour remplie de lavande à l'arrière de la maison. Le château étant orienté au sud, la cour était le meilleur endroit pour profiter du soleil du matin. C'était une belle journée de printemps, il faisait suffisamment doux pour se passer d'un gilet.

L'après-midi des funérailles de sa mère à Paris, quarante-huit heures auparavant, la pluie était tombée sans discontinuer au cimetière. À la réception après l'enterrement, organisée au Ritz conformément aux vœux de Valérie, Émilie avait accepté les condoléances du gratin parisien.

Les femmes, qui avaient pour la plupart l'âge de sa mère, étaient toutes en noir et lui avaient fait penser à une assemblée de vieux corbeaux. Quelques chapeaux anciens cachaient leurs cheveux de plus en plus rares. Elles tenaient tout juste encore debout,

mais sirotaient leur champagne en minaudant, le corps décharné par l'âge, le visage recouvert d'une épaisse couche de maquillage.

À l'apogée de leur gloire, elles avaient été considérées comme les femmes les plus belles et les plus puissantes de Paris. Mais la roue avait tourné depuis et elles avaient été remplacées par d'autres personnalités influentes plus jeunes. *Chacune de ces femmes attend tout simplement la mort*, s'était dit Émilie, un peu larmoyante quand elle avait quitté le Ritz et avait hélé un taxi pour rentrer chez elle, dans son appartement. Le moral à zéro, elle avait bu beaucoup plus de vin qu'à l'accoutumée et s'était réveillée le lendemain matin avec la migraine.

Tout en prenant une gorgée de café, Émilie se dit qu'au moins le pire était désormais derrière elle. Durant les deux dernières semaines, elle s'était entièrement consacrée à l'organisation et à la préparation des funérailles. Elle savait qu'elle devait à sa mère le genre d'adieux que Valérie aurait organisés à la perfection. Elle avait réfléchi pendant des heures, se demandant s'il fallait servir des cupcakes ou des petits-fours avec le café, et si les roses crème, trop ouvertes, que sa mère aimait tant, étaient assez spectaculaires pour décorer la table. Valérie prenait ce genre de décisions subtiles toutes les semaines, et Émilie se surprit à admirer l'aisance avec laquelle sa mère savait gérer ces situations. Elle la considéra avec un respect nouveau quoiqu'un peu réticent.

Émilie tourna son visage vers le soleil et savoura sa chaleur apaisante. Désormais, elle devait penser à l'avenir.

Gérard Flavier, le *notaire*¹ de la famille, qui s'occupait de leurs affaires juridiques et immobilières, était parti de Paris pour la retrouver ici, au château. Tant qu'il ne l'avait pas informée de l'état des finances de la propriété, il était inutile de faire des projets. Émilie avait pris un congé d'un mois – elle devrait consacrer beaucoup de temps à cette succession et le processus serait complexe. Comme elle aurait aimé avoir des frères et sœurs pour partager ce fardeau avec eux ! La gestion des finances et les questions juridiques n'étaient vraiment pas son fort. La responsabilité qui reposait à présent sur ses épaules la terrifiait.

Émilie sentit le contact doux de la fourrure sur sa cheville. Elle baissa les yeux et vit Frou-Frou, le dernier chihuahua de sa mère, la regarder mélancoliquement. Elle prit la vieille chienne et l'assit sur ses genoux tout en caressant ses oreilles.

— On dirait qu'il ne reste plus que toi et moi, Frou, murmura-t-elle. Alors, il faut qu'on veille l'une sur l'autre, n'est-ce pas ?

L'expression sérieuse dans les yeux à moitié aveugles de Frou-Frou fit sourire Émilie. Elle se demandait comment elle allait faire pour s'occuper de la chienne à l'avenir. Même si elle rêvait de s'entourer un jour d'animaux, son minuscule appartement dans le quartier du Marais et les longues heures qu'elle passait au travail ne correspondaient pas vraiment au mode de vie luxueux que le chihuahua avait connu jusque-là. Pourtant, c'était justement le travail d'Émilie de soigner les animaux,

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Note de la traductrice.*)

ces êtres vulnérables incapables de lui expliquer comment ils se sentaient ni où ils avaient mal.

« *C'est triste, mais ma fille semble préférer la compagnie des animaux à celle des êtres humains...* »

Ces paroles illustraient parfaitement ce que Valérie pensait de la vie que menait Émilie. Quand elle avait annoncé qu'elle voulait aller à l'université et passer un doctorat de médecine vétérinaire, Valérie avait fait une moue pour exprimer son dégoût.

— Je ne comprends pas comment tu peux avoir envie de passer ta vie à ouvrir de pauvres petits animaux et à regarder leurs entrailles.

— Maman, tu parles d'un geste technique, pas de ma motivation profonde. J'aime les animaux et je veux les aider, avait-elle répondu, sur la défensive.

— Si tu veux absolument travailler et avoir une carrière, alors, pourquoi ne pas t'orienter vers la mode ? J'ai une amie qui travaille pour *Marie Claire*. Je suis sûre qu'elle pourrait te trouver un petit job. Bien sûr, quand tu te marieras, tu ne voudras plus travailler. Tu deviendras une épouse et tu mèneras une vie comme la mienne.

Émilie ne pouvait pas en vouloir à Valérie d'être restée figée dans son époque ; pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter que sa mère soit fière de sa réussite. Elle était sortie major de sa promotion de l'école vétérinaire et avait immédiatement commencé à travailler comme stagiaire dans un cabinet parisien très réputé.

— Peut-être que Maman avait raison, Frou, soupira-t-elle. Peut-être que je préfère les animaux aux humains.

Émilie entendit des pneus crisser sur le gravier, posa Frou-Frou par terre et se dirigea vers l'entrée de la maison pour accueillir Gérard.

— Émilie, comment allez-vous ? demanda Gérard Flavien en l'embrassant sur les deux joues.

— Ça va bien, merci, répondit Émilie. Comment s'est passé votre voyage ?

— J'ai pris un avion jusqu'à Nice, puis j'ai loué une voiture pour venir jusqu'ici, expliqua Gérard en passant devant elle pour s'arrêter dans l'immense entrée que les volets fermés plongeaient à moitié dans l'obscurité. Je suis vraiment content d'avoir pu m'échapper de Paris pour être dans l'une de mes régions préférées. Le printemps dans le Var est toujours si agréable.

— J'ai pensé qu'il était préférable que nous nous voyions ici, au château. Les papiers de mes parents sont dans le bureau de la bibliothèque et j'ai supposé que vous voudriez les consulter.

— En effet.

Gérard avança sur le sol en marbre et inspecta une tache d'humidité au plafond.

— Le château aurait vraiment besoin d'un peu d'attention et de soins, déplora-t-il. Il vieillit comme nous tous.

— Allons à la cuisine, si vous voulez bien. J'ai préparé du café.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin !

Gérard la suivit dans le couloir qui menait à l'arrière de la maison.

— Asseyez-vous, invita-t-elle en montrant l'une des chaises autour de la longue table en chêne.

Puis elle se dirigea vers la cuisinière pour faire bouillir de l'eau.

— Ce n'est pas le grand luxe ici, fit remarquer Gérard en regardant la pièce peu meublée mais fonctionnelle.

— Non. Il est vrai qu'elle n'était utilisée que par le personnel qui préparait les repas pour ma famille et ses invités. Je ne pense pas que ma mère ait mis une seule fois les mains dans l'évier.

— Qui s'occupe du château et du ménage, à présent ?

— Margaux Duvall, la gouvernante, qui est là depuis plus de quinze ans. Elle vient du village tous les après-midi. Maman a renvoyé le reste du personnel après la mort de mon père et elle a arrêté de venir ici tous les étés. Elle passait ses vacances sur un yacht qu'elle louait.

— C'est vrai que votre mère aimait dépenser de l'argent.

Émilie posa une tasse de café devant Gérard.

— Le château ne faisait certainement pas partie de ses préoccupations, expliqua Émilie sans chercher à cacher sa désapprobation.

— Non. D'après ce que j'ai vu de ses finances jusqu'à présent, il semble qu'elle préférait les délices de la maison Chanel.

— Maman adorait la haute couture, je sais, reconnut Émilie en s'asseyant en face de lui. Même l'année dernière, alors qu'elle était si malade, elle continuait à assister aux défilés de mode.

— Valérie était vraiment un personnage. Elle était connue aussi. Son décès a fait couler beaucoup d'encre dans les journaux. Ce n'est guère surprenant d'ailleurs. La famille de La Martinières est l'une des plus illustres de France.

— Je sais, grommela Émilie en faisant la grimace. J'ai vu les journaux moi aussi. Apparemment, je vais hériter d'une fortune.

— Il est vrai que votre famille a été très riche autrefois. Malheureusement, Émilie, les temps ont changé. Le nom de votre famille existe encore, mais plus sa fortune.

— C'est ce que je pensais.

Émilie n'était pas surprise.

— Vous vous êtes sans doute rendu compte que votre papa n'était pas un homme d'affaires. C'était un intellectuel qui ne s'intéressait guère à l'argent. Je lui ai souvent parlé d'investissements possibles, j'ai essayé de le persuader de mettre un peu d'argent de côté pour l'avenir, mais il n'avait pas envie de se préoccuper des finances. Il y a vingt ans, ce n'était pas grave, sa fortune était encore considérable. Mais, entre le manque d'attention de votre père et le goût pour les belles choses de votre mère, elle a considérablement diminué.

Gérard soupira avant de continuer :

— Je suis désolé de vous apporter de mauvaises nouvelles.

— Je m'y attendais et ça n'a pas d'importance. Je veux simplement régler les affaires les plus urgentes avant de retourner à Paris et de reprendre le travail.

— Je crains, Émilie, que la situation ne soit pas aussi simple que ça. Je n'ai pas encore eu le temps de me pencher sur les détails, mais ce que je peux vous dire, c'est que la propriété a des créanciers, beaucoup de créanciers, et ils doivent être payés le plus rapidement possible, expliqua-t-il. Votre mère a réussi à accumuler des dettes de plus de vingt

millions de francs¹ sur la maison de Paris. Elle avait beaucoup d'autres dettes également, qu'il faudra rembourser.

— Vingt millions de francs ! s'écria Émilie, horrifiée. Comment est-ce possible ?

— C'est simple : quand l'argent est venu à manquer, Valérie n'a rien changé à ses habitudes dispendieuses. Elle a vécu au-dessus de ses moyens pendant très, très longtemps. S'il vous plaît, Émilie, enchaîna Gérard en voyant son regard affolé, ne paniquez pas. Vous pourrez facilement rembourser ces dettes en vendant la maison à Paris, qui devrait rapporter environ soixante-dix millions de francs, je pense, mais aussi son contenu. Par exemple, la magnifique collection de bijoux de votre mère, déposée dans un coffre à la banque, et les nombreux tableaux et objets d'art précieux de la maison. Vous êtes très loin d'être pauvre, Émilie, croyez-moi, mais il faut agir vite pour redresser la situation et prendre des décisions pour l'avenir.

— Je vois, répondit doucement Émilie. Pardonnez-moi, Gérard. Je tiens de mon père et je ne me suis jamais intéressée aux finances. Je n'ai aucune expérience en matière de gestion du patrimoine.

— Je vous comprends parfaitement. Vos parents vous ont laissée avec une lourde responsabilité sur les épaules. Et vous êtes seule, même s'il semble que vous ayez beaucoup de famille tout à coup, ajouta Gérard en haussant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

1. Le roman se déroule à la fin des années 1990, avant le passage à l'euro. (*Note de l'éditeur.*)